

FOCUS

Cultiver l'avenir
– jardins du monde

LA MAIN VERTE

Frank Eyhorn est conseiller en agriculture durable chez Helvetas. C'est aussi un jardinier bio passionné. Dans un entretien, il explique l'importance des jardins urbains en Suisse et des potagers dans les pays en développement.

Interview: Hanspeter Bundi

Ceux qui vous connaissent vous décrivent comme un jardinier passionné. Depuis quand la fièvre des jardins vous a-t-elle gagné?

Dans mon village natal de Bamlach, dans le sud de l'Allemagne, mes parents avaient un jardin comme presque tout le monde. Nous ne devons pas acheter ce que nous pouvons produire nous-mêmes, tel était le principe qui prévalait. Nous sommes autonomes et nos légumes ont bien meilleur goût. J'ai grandi dans cette tradition.

Comment cela se passait-il au quotidien?

J'observais ma mère travailler au jardin. Dans notre famille, comme presque partout dans le monde, le jardin était principalement une affaire de femmes. Mon père s'occupait des arbres fruitiers, dont nous vendions les récoltes – une sorte de culture de rente. Petit garçon, j'avais le droit de semer mes carottes et mes pois. Puis devenu adolescent, mes parents ont mis à ma disposition une bande de terre de 70 mètres sur 3 sur laquelle je pouvais planter mes légumes et faire mes expériences. Pendant mes études, j'emportais à Zurich une partie de ma récolte dans un sac à dos. J'étais fier de manger mes légumes bio.

Un jardin dans une société mondialisée et organisée, où chacun peut

au moins décider des légumes qu'il met dans son assiette: cela vous correspond-il?

Je ne souhaite pas idéaliser mon rêve, qui est de cultiver un lopin de terre. Mais je sais que je dépérirais si je ne pouvais pas travailler au jardin. J'en ai besoin pour mon équilibre intérieur. Dans la grande communauté d'habitat où je vis aujourd'hui, dans la banlieue de Zurich, nous avons un vaste jardin. Tous y contribuent. Mais le problème réside dans la régularité: c'est le jardin qui indique ce que tu dois faire. Ce qui n'est



Expert et riche d'expérience pratique: Frank Eyhorn d'Helvetas.

souvent pas compatible avec une vie moderne et ses nombreux rendez-vous et obligations.

Ce jardin est-il alors un luxe que se permet votre communauté?

Pas seulement. Pour un groupe de visiteurs s'occupant de projets agricoles d'Helvetas en Inde et en Thaïlande, j'ai noté l'été passé tout ce que nous plantons dans notre jardin. Sur un terrain de 225 m², j'ai compté 90 cultures avec 150 variétés – une multitude de légumes, herbes, fruits et baies qui m'a moi-même étonné. J'ai également calculé la valeur ajoutée du jardin, arrivant à environ 2700 francs. Rapportée à un hectare, cette somme s'élève à 120 000 francs brut. Notre jardin illustre la valeur ajoutée possible quand le sol est cultivé avec soin, bien qu'intensivement.

Votre travail de conseiller en agriculture durable chez Helvetas a-t-il un lien avec les jardins familiaux ou les potagers?

Ce thème est présent dans de nombreux projets d'Helvetas. Sur le haut-plateau bolivien, des paysannes cultivent des légumes dans des serres rudimentaires pour leur famille. Au Mali, en Tanzanie ou au Bangladesh, nous offrons des cours de maraîchage. Dans les régions pauvres du nord du Laos, des jardins familiaux aident à lutter contre l'insuffisance alimentaire (cf. p. 14). Les jardins familiaux ou les potagers ne sont jamais

considérés comme des éléments séparés dans les projets d'Helvetas.

L'autosuffisance en céréales ou en légumes n'est-elle plus un point central pour Helvetas?

En Suisse, nous avons souvent une vision idéalisée de l'autosuffisance, mais il n'existe guère encore d'agriculteurs totalement autonomes. La plupart achètent leurs vêtements et leurs médicaments et paient les frais de scolarisation de leurs enfants. Ils ont rejoint le circuit monétaire. Ils combinent autosuffisance et culture destinée à la vente.

Comment y parviennent-ils?

Un projet de riz basmati, dans l'État de l'Uttarakhand dans le nord de l'Inde, est un bon exemple: en plus du riz, les paysans ont commencé à cultiver des légumes. Dans un premier temps, ils sont passés d'un riz conventionnel à un riz bio et certifié Fairtrade. Ce riz est vendu aujourd'hui en Suisse par Coop. Il rapporte aux paysans un revenu nettement supérieur.

La deuxième étape a été de diversifier en cultivant en parallèle ail, oignons, pommes de terre, brocolis, radis, pois ou haricots. Nous avons mis en contact les paysans avec des transformateurs et des distributeurs locaux. Les agriculteurs produisent désormais, en plus du riz, des légumes bio pour le marché à Delhi – à haute valeur ajoutée. Et comme les légumes sont devenus un peu plus accessibles, les femmes les intègrent plus souvent dans leurs menus.

La diversification est une bonne stratégie pour se prémunir contre les variations des prix et du climat. Elle est aussi bénéfique pour la fertilité des sols et l'équilibre écologique.

Au Guatemala, j'ai été frappé par les nombreux terrains inutilisés ou jonchés de déchets à proximité des habitations. Pourquoi les gens n'y aménagent-ils pas des jardins potagers?

Chez nous non plus, on ne trouve presque plus de jardins potagers entre les



© Alexander Egger

Passionné de bio: Frank Eyhorn dans le jardin de sa communauté d'habitat.

maisons, mais des surfaces improductives avec de la verdure alibi. Les raisons de ce déclin se ressemblent. La migration – chez nous, la forte division du travail avec de longs trajets pendulaires – a éloigné les gens de leur terre.

Cette évolution est-elle irréversible?

Il est certainement possible que les gens, une fois sensibilisés, portent de nouveau plus de soin à la terre et l'utilisent mieux. Il s'agit par exemple d'enseigner à l'école «la food literacy», soit l'impact de notre consommation alimentaire sur

centrale. Les gens doivent pouvoir tester, voir et goûter. Cela vaut autant au Guatemala qu'en Suisse.

Les jardins urbains sont-ils la solution?

Dans de nombreuses villes à travers le monde, la production alimentaire connaît un essor – que ce soit sur les balcons, les surfaces en jachère ou les terrains arables proches. Dans les pays en développement et émergents, les cultures permettent d'abord d'enrichir les repas et de réduire les coûts.

Chez nous, l'agriculture urbaine a, à première vue, une autre signification. Actuellement, les citoyens modernes donnent de la valeur à un bon repas et à sa préparation. Le jardinage urbain dans les pays industrialisés est devenu une activité importante, liée à la fierté et à la joie de faire quelque chose par soi-même.

Cela n'a bien sûr pas la même urgence existentielle que celle que connaissent les pays en développement. Bien que le besoin d'autarcie – inconscient – soit peut-être aussi chez nous l'une des raisons qui poussent les citoyens à planter des salades et des haricots sur les balcons et dans les recoins inutilisés, plutôt que des géraniums et des roses.

Traduit de l'allemand par Zélie Schaller

«Je dépérirais si je ne pouvais pas travailler au jardin»

Frank Eyhorn, conseiller pour l'agriculture durable

l'environnement et la santé. Aussi bien que chez nous, ces connaissances se sont érodées dans les pays en développement suite à l'exode rural et à l'urbanisation. Qui sait encore à quoi ressemble une plante de haricots ou comment cultiver des concombres? Et quel est le rapport de tout cela avec le sol, l'eau et le climat?

Les médias ne sont-ils pas remplis de tels sujets?

Pour comprendre les jardins et l'agriculture, l'expérience tactile et sensorielle est

Frank Eyhorn travaille depuis dix ans chez Helvetas, où il est conseiller pour l'agriculture durable. Il est vice-président de la Fédération internationale des mouvements de l'agriculture biologique (IFOAM).